

Séance académique du 20 décembre 2017

*Recensions des bibliothécaires*

Quelques revues reçues ces dernières semaines et dont je souligne l'intérêt.

Tout d'abord l'ouvrage de Thierry Verron *Et si les cloches n'avaient pas sonné... 1564 jours au village de Granier*, La Tarentaise Hebdo, 2017, 318 p.

Emouvante chronique d'un village tarin à l'heure de la Grande Guerre, tenue à partir d'échange de lettres de poilus à leur famille, et d'un *corpus* d'illustrations magnifiques extraites de leurs archives. L'excellente connaissance de l'auteur, ancien maître d'école de ce village de montagne et de ses habitants, en fait un témoin fidèle des contextes. Scènes sur le front de guerre et vie des habitants en temps de guerre alternent : de la boue des tranchées avec le cauchemar des bombardements cataclysmiques suivis des assauts-hécatombes, puis des enterrements au Chemin des Dames « c'était mon copain de tranchée, mon copain de souffrance : ...le capitaine nous fit présenter les armes...et au même instant, sur ses ordres, nos têtes se découvrirent et nous entonnâmes tous ensemble la Marseillaise ... les larmes aux yeux » (p. 249). Héroïsme là-bas, dans la folie de la guerre des hommes, héroïsme là-haut au village où les femmes étaient parfois attelées à la charrue. Immense chant funèbre sans pathos ni misérabilisme, ni idéologie manipulatrice. C'est assez rare pour le souligner et en féliciter l'auteur, notamment pour son talent d'écriture.

Autre monographie, de Dominique Bouverat, *Sillingy, des origines à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle*, Académie salésienne t. 124, 2017, 382 pages. Cet historien que son origine relie à cette commune a exploré les archives pour livrer cette fine et érudite monographie communale. L'ouvrage est pourvu d'annexes, d'index et d'une bibliographie fort riches.

Enfin, monumental, *Le Grand Mémorial des Pays de Faverges 1914 – 1918*, avec ses 3186 notices biographiques. Cet ouvrage collectif publié sous la direction de Stéphane Bouillot et Michel Duret sous l'égide des « Amis de Viuz-Faverges » avec ses 600 pages fera date. L'index avec un classement par commune en rend la consultation aisée.

Je termine par le signalement de la dernière livraison de la « Revue Savoisienne » pour l'année 2016, 304 pages. Je retiens notamment la communication que Henri Comte consacre à *La fin peu glorieuse de l'abbaye de Talloires* (pp. 91-145). L'affligeante décadence de la vie religieuse des Bénédictins du lieu, leur vie scandaleuse à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle ont conduit à leur suppression tardive et ambiguë en 1787 par les autorités religieuses et politiques. Toute institution dégénère, puis périclité si elle ne sait pas se réformer.

J'en viens à l'ouvrage majeur que Christian Sorrel publie sous le titre ***Parcours religieux dans la Savoie contemporaine***, La Fontaine de Siloé, 2017, 486 pages. Il est le prolongement, étendu aux deux départements et à ses quatre évêchés, de son ouvrage paru en 1995 sur l'histoire du diocèse de Chambéry.

On a donc un ouvrage qui traite de l'histoire religieuse de la Savoie catholique dans son ensemble depuis la Révolution jusqu'à la fin du XXe siècle : Révolution française en 1792, Restauration sarde en 1815, entrée dans l'Empire français en 1860, conflits violents liés aux lois de séparation des Eglises et de l'Etat et à leurs applications conflictuelles, particulièrement complexes et explosives compte tenu des différences entre le droit sarde et le droit français, entre les « droits acquis » revendiqués par la Savoie cléricale et le régime commun national revendiqué par les anticléricaux, enfin temps des épreuves et des cas de conscience de la Seconde Guerre, telles en sont les étapes principales. De l'Eglise persécutée de 1793 à l'Eglise triomphante du XIXe siècle jusqu'à l'Eglise devenue minoritaire dans une Savoie fondue dans la France laïcisée : passionnant parcours nourri de sources nombreuses puisées dans les archives publiques et privées, notamment diocésaines ou congréganistes peu explorées jusqu'alors, dans les journaux de tous bords et, pour la période la plus récente, complété par des témoignages recueillis par l'auteur.

Pour ce faire, ont été repris 26 articles publiés antérieurement au cours des deux décennies écoulées, textes disséminés ou d'accès parfois difficiles. L'auteur les a toilettés, remaniés pour éviter les redites, le disparate d'une information par trop fragmentée. Les trois parties s'enchaînent en un ensemble cohérent : la première est centrée sur les identités mettant en relation les territoires, les pratiques et les représentations ; la seconde est consacrée aux acteurs principaux, collectifs ou individuels ; la troisième, qui me semble la plus neuve, examine l'interaction du politique et du religieux avec le récurrent conflit entre culture catholique flottant entre survivances gallicanes et ultramontanisme conquérant et culture moderne des sociétés déchristianisées. Conflit d'autant plus violent en Savoie qu'elle fut jusqu'à une date récente un pôle de résistance très fort à la sécularisation de la société en cette terre « de fécondité congréganiste » avec ses 2300 religieux recensés en 1901 (p. 417).

Travail d'historien donc « qui n'est ni procureur ni juge » qui s'en tient « aux règles de la procédure historique » dont la méthode est le croisement et la critique des sources (p. 468), sans prétendre pour autant à une illusoire neutralité. Leçon donnée par un historien qui prend comme guides le sérieux de l'investigation, la probité du jugement à l'image de ses maîtres, Gérard Cholvy, son directeur de thèse et, plus anciennement, notre regretté confrère Jacques Lovie. Mais 26 séquences reprenant 26 articles remaniés et accompagnés de textes de liaison font-ils « un livre » ? Conscient de la difficulté de l'exercice -remanier, réécrire?-, je me limite à poser la question : chaque lecteur aura sans doute sa réponse, mais, en tout cas, sortira enrichi par sa lecture.

*Jean-Louis Darcel*

**STUDI PIEMONTESE**  
**Giugno 2017, vol. XLVI, fasc.1**

Dans cette dernière livraison du bulletin, nous mentionnons trois articles aux résonances savoyardes.

***Franco Monetti, Un dipinto inedito di Angelo Bartolomeo Vacca senior (1746-1814). Nuovi documenti per il pittore e la sue famiglia. P. 101/116***

Voilà une recherche qui apporte des éléments nouveaux dans la connaissance du père de Luigi Vacca, le peintre du rideau de scène du théâtre de Chambéry. J'avais trouvé quelques éléments de biographie dans un éloge funèbre conservé à la Bibliothèque Royale de Turin. C'était une personnalité peu connue dans la vaste nébuleuse des peintres turinois de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Il appartenait à une vieille famille de fonctionnaires et de négociants turinois lointainement liée aux marquis Vacca de Saluzzo. L'auteur exploite une source peu étudiée, le Grand Recensement de la population turinoise daté de 1802. Il analyse aussi les minutes d'un procès que les héritiers, sa veuve et ses fils, intentent en 1815 envers la royauté pour recouvrer les règlements de diverses œuvres réalisées par Angelo qui n'ont pas été payées. L'étude des archives paroissiales apportent une foule de renseignements sur la famille. Angelo débute sa carrière artistique modestement en peignant des portraits de fiancés sur les tabatières d'une fabrique installée dans le château du Valentino mais très vite, il est bien inséré dans les milieux artistiques turinois occupant plusieurs fonctions au sein de l'Académie de peinture. Il est cité dans l'Almanach royal des artistes. Il se passionnait aussi pour la musique appartenant à diverses sociétés musicales où il composait et jouait du violoncelle. Selon ses contemporains, il était très aimé. C'était un peintre virtuose dans de nombreux genres : le paysage, la nature morte, la miniature, le dessin scénographique, la fresque. Il a beaucoup travaillé au service des Savoie et des familles nobles. Les transformations politiques à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, ont dû largement freiner la fin de la carrière d'Angelo.

On connaît quelques unes de ses œuvres mais l'essentiel reste à découvrir. Il a peint et décoré l'appartement des Ducs d'Aoste en 1789, ainsi qu'au palais royal, l'appartement de Madama Felicità, la sœur de Victor Amédée III. Dans les années 1780, il intervient au théâtre Carignan, il signe les fresques de la Salle des Fauconniers au château royal de Rivoli, en 1790-1791, dans la Salle des Ecuyers au pavillon de chasse de Stupinigi. Citons aussi les fresques du baptistère de l'église della Madonna del Pilone, la décoration du palais de Carlo Francesco Valperga di Masino à Turin et à Valenza Po, le somptueux palais des Cordari Pelizzari.

Franco Monetti vient de retrouver dans une collection privée une peinture de 1773, Angelo était alors âgé de 27 ans, intitulée *Coriolano incontra la madre Veturia e la moglie Volumnia con i figli*, c'est un thème historique tiré de l'œuvre de Tite Live. Une œuvre capitale qui porte déjà les accents de la peinture romantique. Ce n'est donc pas un peintre

mineur et l'on comprend mieux la précocité artistique de son fils aîné Luigi qui l'accompagnait sur de nombreux chantiers tout en suivant les cours de l'Académie royale de peinture. C'est sans doute grâce à son père que Luigi a pu assimiler très jeune les techniques de la fresque où il excellait.

Gian Savino Pene Vidari, ***I disegni ottocenteschi di Clemente Rovere nel Viaggio in Piemonte di paese in paese***, Savigliano, L'Artistica, 2016, 2 voll., pp. XXIV-810, in collaboration avec la Deputazione Subalpina di storia patria.

Clemente Rovere est né à Dogliani en 1807, il décède en 1860. Sa famille appartenait à la petite bourgeoisie provinciale. Après ses études secondaires, il entre comme fonctionnaire au service de la Maison Royale. Il cultive deux passions : le dessin et les voyages. Dès qu'il en a la possibilité, il part dans tout le royaume pour effectuer des croquis, des dessins des villes, des villages, des monuments et de la nature piémontaise.

Il a laissé à sa mort plus de 4000 images réalisées entre 1826 et 1860. Dans ces années qui précèdent l'unité italienne, les Piémontais ne pouvaient que s'intéresser à cet immense travail. En 1851, il rencontra Cesare Saluzzo di Monesiglio, le président de la Regia Deputazione di Storia Patria di Torino, une institution qui avait pour but de mettre en valeur les richesses de l'histoire et du patrimoine de la 'patrie' savoyarde. L'accueil est encourageant mais les députés lui demandent d'une part de mieux couvrir le territoire et surtout d'accompagner les images par des commentaires historiques, des statistiques économiques et démographiques, de décrire aussi les coutumes et les traditions des divers cantons. Vaste tâche pour laquelle Rovere n'est pas forcément compétent. Rovere se remet au travail et en 1853, il présente ses premiers petits volumes. La Deputazione semble satisfaite, elle en parle au roi en espérant obtenir des crédits pour la publication. Des crédits, il n'y en aura pas mais Rovere recevra de l'estime et des médailles ! Victor Emmanuel II lui confiera les voyages en Piémont de ses deux garçons.

Il faut attendre les années 1970 pour qu'un mécène finance la publication : il s'agit d'une compagnie d'assurances, la Società Reale mutua di Assicurazioni, qui fêtait en 1978, le 150<sup>e</sup> anniversaire de sa fondation. Il fallait aussi actualiser les textes dont la rédaction fut confiée à un collectif d'historiens piémontais. On peut consulter cet ouvrage, propriété des Amis du Mont Cenis, au centre de documentation du Musée Savoisien. 2016 a vu la publication d'une seconde édition actualisée et simplifiée qui porte un nouveau titre : *Viaggi in Piemonte di paese in paese*.

Louisa Clotilde Gentile, ***Rousseau e il palazzo di Govone : immaginario e localizzazione***

En 1729, le jeune Rousseau arrivait à Turin sous la recommandation de Madame de Warens, pour entrer dans l'institut des catéchumènes. A sa sortie, son insertion dans la société turinoise fut difficile, n'était-il pas qu'un petit laquais et de plus un ancien barbet, si méprisé. Seul, le vieux comte Ottavio Solaro di Govone sut reconnaître les capacités du

jeune Genevois, il l'accueillit dans sa demeure, il demanda à son fils, fin lettré, de lui faire découvrir la littérature et la musique. L'épisode le plus célèbre de son séjour fut la fameuse réception dans le grand salon où Rousseau surprit l'assistance en traduisant la devise médiévale de la famille brodée sur une tapisserie : *Tel fiert qu'il ne tue pas ( Il blesse mais ne tue pas)*.

La société turinoise a attendu plusieurs décennies, le temps que le philosophe devienne célèbre dans toute l'Europe, avant d'évoquer et de reconstituer son séjour dans la capitale du Piémont, un parcours évoqué dans les *Confessions*. La plupart des chercheurs situait le foyer des Govone au 11 de la rue San Domenico et parmi eux notre confrère le commandant Emile Gaillard (1877-1952) , passionné par la biographie de Jean-Jacques. Les nouvelles recherches montrent que le comte Ottavio Solaro di Govone, grand diplomate, n'avait pas fait construire de palais à Turin et qu'en fait, il n'était que simple locataire dans une construction qui depuis a été plusieurs fois remaniée et qu'il est bien vain de retrouver son fameux salon. Aux dernières nouvelles, on le situe toujours dans la rue San Domenico mais dans le palais Solaro della Chiusa autrefois propriété des Solaro della Margherita et des Mazzonis qui abrite aujourd'hui le Musée des arts de l'Orient. Moralité : méfions-nous des guides !

*François Forray*